

AI WEIWEI, ARTISTE TOTAL ?

Ai Weiwei, star mondiale du *Protest art* hypermoderne en apothéose à Lausanne : pour ses 60 ans, l'artiste chinois investit pendant quatre mois le Palais de Rumine avec son exposition duchampienne. Sitôt présenté à la Mostra de Venise son film *Human Flow* sur le sort des migrants aux portes de l'Europe, c'est une quarantaine d'œuvres que le sculpteur, activiste, architecte, performeur, blogueur, photographe, éditeur et commissaire d'expositions a fait déployer dans les cinq musées et la bibliothèque du Palais. Un coup d'éclat organisé par Bernard Fibicher, directeur du Musée cantonal des Beaux-Arts pour son ultime exposition au cœur de Lausanne avant son installation dès 2018 au sortir de la gare, sur le site Plateforme 10, futur pôle muséal sur les bords du lac Léman.

■ PAR PASCALE LISMONDE

Ai Weiwei. D'ailleurs c'est toujours les autres
Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne
Du 22 septembre 2017 au 28 janvier 2018
Commissaire : Bernard Fibicher

Une immense photo d'Ai Weiwei à longue barbe confucéenne, les mains écarquillant ses yeux d'impitoyable observateur du monde, telle est l'affiche de l'exposition, dont le titre – *D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent* – est l'épithète inscrite sur la tombe de Marcel Duchamp. Ai Weiwei a découvert l'inventeur des *ready-made* durant son long séjour à New York. Et sa filiation directe est manifeste dans son goût pour le détournement d'objets du quotidien, souvent par la mutation du matériau. La pièce ouvrant son exposition, *Tyre* (2016), consiste en une énorme bouée noire au fond d'un bassin vide, dont

With Wind.
2014, bambou et soie, env. 240 x 5000 cm.





le marbre rappelle que le tragique sort des migrants trop souvent précipités par le fond des mers fait désormais partie de notre histoire. Plus loin, une batterie d'assiettes en porcelaine traditionnelle se fait le support d'une bande dessinée évoquant l'histoire des réfugiés en quête d'un pays d'accueil – un peuple privé de terre qui représente actuellement quelque 65 millions de personnes. Et renvoyant aux déplacements forcés de sa propre famille : celui de son père poète, expédié avec toute sa famille pour être « rééduqué » en 1958 dans les campagnes du nord de la Chine lors du « grand bond en avant », contraint de nettoyer les latrines d'un camp de travail. Cet exil intérieur sera vécu par Ai Weiwei jusqu'à ses 17 ans, avant qu'il ne se lance dans une carrière d'artiste et parvienne à partir pour les États-Unis.



À son retour de New York – son père étant malade –, il photographie en 1995 sa première *Étude de perspective* de la Porte de la Paix céleste de la Cité interdite : en lieu et place du geste traditionnel du peintre, son doigt d'honneur iconoclaste vise la place Tian'anmen, lieu de la terrible répression de l'insurrection étudiante par le gouvernement chinois en 1989. Ai Weiwei fait alors sien ce geste emblématique précurseur des selfies – l'exposition présente ses doigts d'honneur devant 40 lieux ou symboles de pouvoir : Saint-Pierre-de-Rome, la Joconde, la Maison-Blanche, le Parlement de Londres le tout autour d'un immense parterre de fleurs en céramique blanche, souvenir des « Cent fleurs » appelées de ses vœux par le Président Mao en 1956, laissant planer l'espoir d'une autocritique. Son panier de bicyclette empli de fleurs en porcelaine rappelle celles qu'il a fait déposer chaque jour pendant 600 jours sur le vélo stationné devant son atelier pékinois : sa façon de protester contre la confiscation de son passeport lors de son arrestation en 2011. Le tout fort relayé par les réseaux sociaux, ses trois mois de prison ayant déjà suscité une réprobation mondiale. Autre souvenir de détention, une caméra de surveillance juchée sur un socle, sculptée en marbre blanc de Fangshan, le même qu'à la Cité interdite ou pour le mausolée de Mao, impuissante et figée pour l'éternité. Emplissant les murs autour de ces mêmes caméras, un papier peint forme une constellation ornementale de signes, motifs dorés en trompe l'œil sur fond blanc, mêlant motifs carcéraux et symboles de liberté, comme celui de l'alpaga, apparu en 2009 sur l'Internet chinois – l'animal y symbolise la résistance à la censure car mal prononcé, il se mue en insulte. Sur les caméras, on devine la silhouette d'Ai Weiwei. Dans la même salle, *Sunflower Seeds* (2009) et ses 13 tonnes de graines de tournesol en porcelaine se veulent aux antipodes de la production *made in China*. Marbre, porcelaine, jade dans lesquels se dégage un sextoy ou un smartphone, énorme cube de cristal... Ai Weiwei aime les beaux matériaux et le travail des artisans traditionnels. Pour lui, ses œuvres protestent contre les destructions massives opérées par l'État chinois : ainsi, une

Surveillance Camera. 2010, marbre, 52 x 52 x 120 cm.
 Au mur : *The Animal That Looks Like a Llama but is Really an Alpaca*. 2015, papier peint, dimensions variables.



Tyre. 2016, marbre, 80 x 80 x 20 cm.

magnifique carte de Chine est reconstituée avec les bois précieux de temples bouddhistes détruits. Il a retenu de Duchamp que l'œuvre d'art n'est plus une illusion rétinienne mais l'instrument d'une relation mentale entre les images de phénomènes. «Suis-je un artiste ?» s'interroge Ai Weiwei. «La vie tout autour de moi m'inspire davan-

tage. Je cherche à affronter toutes sortes de problèmes sociaux, culturels et esthétiques en inventant un langage nouveau.» Son superbe dragon *With Wind* de 50 mètres de long, immense cerf-volant déployé dans le musée de zoologie, s'envole pour clamer le besoin de liberté de tous les activistes politiques, de Nelson Mandela à Edward Snowden. ■